

Jacques FONTANILLE  
Université de Limoges, CNRS

## LA CUVETTE ET LE TAMIS Le tri axiologique

### INTRODUCTION

La question qui se pose ici est celle du domaine de pertinence du schéma narratif canonique. En effet, malgré de nombreuses déclarations visant à faire passer ce modèle pour un modèle universel dans lequel résiderait l'intentionnalité même des structures narratives en général, nombreux sont ceux qui mettent en doute cette universalité. Ce n'est d'ailleurs pas un service à rendre à un modèle théorique que de chercher à tout prix à le faire passer pour universel : ce qui explique tout n'explique rien, ce qui est infalsifiable ne sera jamais validé. Une des tâches à accomplir, pour une sémiotique soucieuse de ses intérêts épistémologiques, consiste donc à cerner au plus près les limites du domaine de pertinence du schéma narratif canonique établi par Greimas à partir de Propp. Plusieurs stratégies sont à cet égard envisageables : entre autres, celles qui consistent (i) à spécifier chaque fois que possible d'autres schémas discursifs - l'élaboration du schéma pathémique en est un exemple -, (ii) à dégager les présupposés et les conditions qui rendent possible (ou impossible) l'actualisation du schéma narratif canonique et de ses concurrents-, et enfin (iii) à calculer grâce au redéploiement de ces diverses conditions, les positions disponibles pour d'autres schémas-types.

Nous nous contenterons ici d'examiner la possibilité d'un autre schéma, celui du *tri axiologique*, qui nous semble à première vue caractéristique d'un nombre significatif de récits, que

le schéma narratif canonique ne parvient que difficilement à organiser. Mais, du même coup, quelques-unes des conditions que nous cherchons à dégager vont apparaître : il est clair, en particulier, que si on raconte la manière dont les systèmes de valeur se stabilisent, et les voies par lesquelles les Destinateurs apprennent à les reconnaître, on ne peut pas en même temps raconter la quête des objets de valeur par un sujet pouvant se référer à un univers de valeurs déjà stabilisé.

Le conte que nous nous proposons d'analyser reproduit dans ses grandes lignes le conte-type du Petit Chaperon Rouge<sup>1</sup>, c'est-à-dire le motif de l'enfant chargé d'une tâche domestique et qui rencontre au bout de son parcours une Ogresse (ici : une Cyclope) à laquelle elle échappe par ruse ou grâce à une intervention extérieure. J. Geninasca a mis en évidence, à propos d'une des versions de ce type, L'Orca, l'importance des instruments domestiques dans la signification du conte<sup>2</sup>. Mais ce conte présente aussi bien des traits qui l'apparentent à un autre type, représenté par exemple par Cendrillon, dans lequel une mauvaise mère maltraite ou condamne injustement sa fille, et s'en trouve punie, soit directement (comme ici), soit indirectement (comme dans Cendrillon), par la disgrâce qui frappe son autre fille (ou ses autres filles) préférée (s). Ces contes-types présentent tous deux particularités qui sautent aux yeux : d'une part certains objets figuratifs - des instruments domestiques, des pièces de l'habillement - sont régulièrement recatégorisés, notamment dans les usages qui les rendent méconnaissables; et d'autre part, les Destinateurs canoniques y sont, implicitement ou explicitement, jugés et mis en concurrence avec au moins un autre Destinateur considéré comme plus «juste» (une fée, une vieille femme, une sorcière, etc.). La figure du «Jugateur juge», quel que soit le résultat de ce jugement, mais d'autant plus s'il est négatif, est toujours la marque d'une crise des valeurs, ou d'une confusion des critères qui permettent de les reconnaître : que les valeurs soient connues ou à découvrir, ce sont alors, en somme, toujours les *valences* qui sont remises en question, ces

1 N° 333 du Type-Index d'Aarne et Thompson.

2 J. Geninasca, «Du bon usage de la poêle et du tamis», *Actes Sémiotiques, Documents*, I, 1, Paris, C.N.R.S., 1979.

grandeurs tensives qui contrôlent l'émergence et l'actualisation des *valeurs*, et qu'il faut reconsidérer et remanier pour renouveler les systèmes de valeurs.

Le rôle attribué généralement au schéma narratif canonique est de subsumer les différents motifs narratifs assemblés dans un conte donné, de manière à les faire signifier ensemble, et à les assujettir à l'orientation globale du parcours du sujet. Mais dans le texte qui nous intéresse ici, la cohabitation des deux contes-types entraîne une indétermination, tant en ce qui concerne la hiérarchie entre les programmes de base et les programmes d'usage qu'en ce qui concerne la distribution des rôles actantiels. En outre, le schéma narratif canonique présuppose l'existence d'un système de valeurs, voire d'un ordre du monde qui est remis en cause et qui doit être restauré; il ne laisse pas de place, en particulier, à l'«invention des valeurs» et du principe distinctif qui les fonde. Pourtant, le deuxième conte-type (celui de la fille injustement maltraitée) comporte en toutes ses versions une opération de tri (comme par exemple, celle de l'essai de la chaussure dans Cendrillon) qui ressemble fort à l'invention d'un principe de distinction, préalable nécessaire à toute évaluation. De sorte que, dans le conte qui nous intéresse, le passage chez la vieille femme, qui ne serait qu'un programme d'usage (l'acquisition d'un adjuvant) dans la perspective du schéma narratif de la quête, pourrait bien être la séquence clé du «tri axiologique», appartenant à l'autre programme de base.

En outre, on peut envisager deux usages du schéma narratif canonique, et, partant, deux stratégies pour lui trouver des alternatives. La première consiste, à propos de récits concrets, à projeter la séquence des épreuves sur le parcours narratif de manière à y repérer une intentionnalité narrative : à cet égard, constatant parfois la difficulté d'une telle opération, l'analyste devrait être conduit à donner sa préférence à d'autres «formes de vie» que celle de la quête, qui impose ses conditions au S.N.C.. La seconde stratégie consiste à prendre ce dernier comme une forme méta-théorique, regroupant en séquence plusieurs classes de problèmes sémiotiques à traiter, chaque étape de la séquence pouvant faire l'objet d'une sémiotique en partie autonome : la sémiotique de la

manipulation, par exemple, a connu un début d'analyse, trop tôt interrompu; la sémiotique de l'action a été mieux développée.

Reste la sémiotique de la sanction, qui a rarement fait l'objet d'explorations systématiques<sup>3</sup>. On s'accorde généralement sur le fait que la sanction contrôle, évalue, valide les résultats obtenus par les sujets eu égard aux contrats préalablement passés. Mais si les parcours bifurquent avant la sanction? et si la sanction ne porte pas sur les contrats passés? et si la sanction change les règles du jeu ou en introduit qui n'étaient pas prévues? et si, en l'absence de contrat préalable, la sanction inventait les valeurs en les mettant en oeuvre? On voit bien ici que le rôle de la sanction dépend entièrement du type d'«advenir» (devenir, survenir, prévenir...) qui régit en sous-main la forme du parcours narratif, et qu'elle n'est liée au contrat passé que sous la direction d'un devenir linéaire sans bifurcation. En d'autres termes, la séquence appelée «sanction» n'est vraiment une sanction que si un certain nombre de conditions sont remplies; sous d'autres conditions, elle ne sera plus la sanction d'un sujet de quête, mais, comme ici, une séquence d'apprentissage et de tri pour les Destinateurs.

Ces quelques observations<sup>4</sup> invitent à traiter la sanction comme une séquence autonome, sans *a priori* concernant le schéma auquel elle appartient, tout comme, par exemple, la manipulation peut tout aussi bien participer à la quête inscrite dans un schéma narratif, que viser exclusivement un effet passionnel, inscrit dans un schéma pathémique. Dans le conte qui nous occupe, la sanction est omniprésente : sanction de la mère à l'égard de la fille, sanction de la fille à l'égard de la mère, sanction de la vieille femme et de la Cyclope à l'égard des deux premières. On remarque même que la cueillette initiale est elle aussi saisie sous

---

3 A l'exception du numéro des *Actes Sémiotiques*, intitulé «La sanction» et dirigé par Fr. Bastide, qui insiste sur la récurrence du «tri» dans les procédures de sanction. (*Bulletin*, G.R.S.L., V, 21, Paris, C.N.R.S., 1982.

4 On pourrait y ajouter le rôle de la sanction dans le discours didactique, qui intervient à tout moment, y compris dans les phases initiales et intermédiaires du parcours, sous forme d'évaluations «pronostiques» ou «diagnostiques», de sorte que n'importe quelle séquence, n'importe quel échange peut être impliqué dans une épreuve de sanction.

l'angle de la sanction, puisque l'invitation à profiter des bienfaits de la forêt est formulée ainsi : il ne faut pas laisser passer une telle aubaine, c'est-à-dire déjà dans la perspective de l'évaluation anticipée d'un éventuel échec. La sanction pourrait donc être considérée comme un point de vue projeté sur le faire humain, et son étude, comme une exploration des conditions sous lesquelles cette projection fait sens.

### SO ET LA CYCLOPE

«So et la Cyclope», *Contes de la forêt*, contes recueillis par J. M.C. THOMAS, collection Fleuve et Flamme, C.N.L, Paris, EDICEF.

Les ressources de la forêt sont vraiment impossibles à dénombrer. Toute l'année elle offre à ceux qui le désirent, et qui ont le courage de chercher, des plantes, des racines ou des fruits comestibles.

Ainsi, en ce moment, c'est la saison où les fruits de ndengi\* sont mûrs; il ne faut pas laisser passer une telle aubaine!

Justement, les fillettes du village viennent de se rassembler, chacune d'entre elles munie de sa cuvette, pour aller à la cueillette des fruits de ndengi.

La longue colonne sinueuse des petites filles se met en marche et prend la direction du fleuve, en chantant, riant et plaisantant à grands cris joyeux.

Il suffit de suivre la berge pour trouver, assez facilement, un ndengi de place en place.

Avant de se mettre à la recherche des fruits, objets de leur cueillette, les fillettes s'arrêtent à l'ombre d'un grand arbre, tout près de l'eau, pour se reposer un peu.

Elles s'assoient en cercle pour bavarder à l'aise, leurs cuvettes posées près d'elles.

L'une des petites filles, celle que l'on nomme So, prend sa cuvette, la retourne et s'assit dessus, trouvant cette position plus confortable que de s'asseoir à terre.

---

\* Arbre poussant dans l'eau, ou tout au bord, et donnant des fruits comestibles.

Ses petites amies lui disent :

*«So ! Il ne faut pas t'asseoir sur la cuvette de ta mère ! Ce n'est pas bien, car en agissant ainsi tu manques de respect à l'égard de ta mère !*

*— Bon ! dit So. Ne vous fâchez pas ! D'ailleurs, je ne vais pas rester assise là sans bouger, j'ai très soif et je vais aller puiser de l'eau dans le fleuve.»*

Elle se lève saisit sa cuvette et pénètre dans l'eau jusqu'aux mollets. Elle se penche pour remplir sa cuvette mais elle perd l'équilibre et, en se redressant, elle lâche la cuvette qui lui échappe des mains et part au fil de l'eau, emportée par le courant, assez fort en cet endroit.

La cuvette navigue longtemps, suivant le cours d'eau.

Enfin, elle arrive chez la Cyclope, sorte de monstre effrayant qui erre dans la forêt, sur les rives du fleuve, énorme femme avec un seul oeil au milieu du front et qui possède la détestable habitude de dévorer les gens qu'elle rencontre et peut attraper.

Pendant ce temps, les fillettes font leur provision de fruits de ndengi, sauf So qui n'a plus de cuvette pour les rapporter.

La cueillette terminée, les petites filles rentrent au village.

Quand So, un peu penaude, arrive chez elle, sa mère, étonnée de la voir les bras ballants, lui demande :

*«Où sont les fruits de ndengi que tu devais aller cueillir ?*

*— Mère ! Je n'ai pas pu en cueilir ni en rapporter parce que je n'avais plus de cuvette.*

*— Comment ? Où est la cuvette que je t'ai confiée ? Tu sais que j'y tiens beaucoup ?*

*— Je l'ai perdue en voulant aller puiser de l'eau. Elle m'a échappée et le courant l'a emportée.*

*— Tu as perdue ma cuvette ! Va immédiatement la chercher ! Débrouille-toi et ne rentre pas tant que tu ne l'as pas retrouvée !»*

Et pour bien marquer son mécontentement, sa mère la frappa.

So, pleurant, retourne au bord du fleuve, elle détache une pirogue et la dirige vers le milieu du cours d'eau.

Elle se laisse porter par le courant, en surveillant les bords pour voir si la cuvette n'a pas été arrêtée par une racine ou par les herbes aquatiques.

Mais elle ne voit rien.

A un détour du fleuve, elle entend une voix qui l'appelle; elle regarde attentivement. C'est une vieille femme, debout sur la berge, qui fait signe de venir.

So, habilement, conduit à l'aide de sa pagaie la pirogue vers la rive.

En approchant, elle constate que la vieille femme est couverte de plaies purulentes.

La vieille l'attend, et dès que So a mis pied à terre, elle lui dit :

*« Mon enfant, veux-tu me rendre service ? Prends un bâton, frappe sur mes plaies et ensuite verse un peu de remède dessus. »*

*— Ma mère, répond So, venez ici, tout près ! Je vais vous soigner. »*

Et, délicatement, elle enlève avec douceur les croûtes des plaies, lave celles-ci avec beaucoup de soin et verse le remède dessus.

Pour la remercier, la vieille femme fait cuire un grand poisson au goût succulent qui baigne dans une sauce délicieuse.

So, mise en appétit par l'odeur de la cuisson, mange tout.

Puis la vieille lui dit :

*« Où vas-tu ainsi, toute seule ? »*

*— J'ai laissé échapper la cuvette de ma mère et le fleuve l'a emportée. Ma mère, très en colère, m'a ordonné d'aller la chercher et de la lui rapporter. »*

*— La Cyclope, qui habite un peu plus loin, a sûrement pris ta cuvette. »*

*Ne crains rien ! Tu vas repartir et quand tu verras la pirogue de la Cyclope, va la tamponner avec la tienne. Quand elle voudra tuer, tu lui diras :*

*'Mère ! Je suis celle qui était perdue, me voilà revenue!',  
et elle te laissera! »*

So remercie la vieille femme, elle reprend sa pirogue et se laisse à nouveau emporter par le courant.

Le jour commençait à baisser quand, devant elle, brusquement apparaît la pirogue de la Cyclope.

So, en voyant ce monstre qui la dévisage cruellement de son oeil unique, sent son cœur s'arrêter de battre; mais se souvenant des recommandations de la vieille femme, elle donne un nouvel élan à sa pirogue et va résolument tamponner celle de la Cyclope.

Celle-ci chancelle sous le choc et se met à hurler :

*«Je vais te tuer!*

*— Mère ! Je suis celle qui était perdue, me voilà revenue ! »*

Instantanément, l'éclair cruel de l'oeil de la Cyclope s'éteint.

Elle prend la petite fille avec elle, l'emmène chez elle, prépare le repas du soir et le partage avec So.

Puis, elle lui désigne un lit pour passer la nuit.

Quand l'obscurité est complète, la Cyclope s'approche de So dans l'intention de la tuer.

L'enfant qui ne dormait pas, la voyant toute proche, s'écrie :

*«Qu'y a-t-il? Mère ! je suis celle qui était perdue, me voilà revenue! »*

La Cyclope s'éloigne en grognant.

Plusieurs fois, durant la nuit, la même scène se renouvelle : la Cyclope vient pour tuer la petite fille mais celle-ci, à chaque fois, l'arrête par la même phrase.

Enfin, le jour se lève, au grand soulagement de So.

La Cyclope fait chauffer les restes du repas de la veille.

Lorsqu'elles ont mangé, la Cyclope dit à la petite fille :

*«Viens avec moi en forêt!*

— *Non, mère ! Je n'irai pas en forêt, répond So, méfiante.*

— *Bien ! J'irai donc seule. Mais j'aurai certainement soif en revenant. Va puiser de l'eau avec ceci et garde-la moi dedans.»*

Et elle donne un tamis à l'enfant. C'était, bien sûr, une épreuve impossible à réaliser; l'échec aurait permis à la Cyclope de punir la petite fille et de la tuer.

La Cyclope part en forêt et So descend vers le fleuve. Elle essaie vainement, pendant un certain temps, de puiser de l'eau. Devant l'inutilité de ses efforts, elle renonce et revient à la case de la Cyclope.

Cette dernière n'était pas encore revenue. So peut fouiller à son aise, et elle retrouve vite la cuvette de sa mère et s'en empare. Puis, elles s'enfuit, saute dans sa pirogue et, à grands coups de pagaie, elle prend le chemin du retour.

La Cyclope, ne trouvant plus So à son retour de la forêt, se lance à la poursuite de la petite fille; mais celle-ci a une telle avance que la Cyclope ne peut pas la rejoindre et, grondant de rage, elle s'en retourne chez elle.

Un peu plus tard, la mère de So emprunte la marmite de la fillette pour aller à la pêche.

La marmite lui échappe des mains et est emportée par le courant.

Quand So voit sa mère rentrer sans la marmite, elle lui demande :

*«Mère ! Où est donc ma marmite?*

— *Je l'ai lâchée dans le fleuve et je n'ai pas pu la rattraper, le courant l'a emportée.*

— *Eh bien ! Va chercher ma marmite, j'y tiens beaucoup !»*

En maugréant, la mère de So prend une pirogue et part à la recherche de la marmite.

Lorsque la vieille l'appelle et la prie de venir lui laver ses plaies, la femme répond durement qu'elle n'est pas venue jusque là pour soigner les plaies d'une vieille qu'elle ne connaît même pas.

Et elle poursuit son chemin. La vieille ne lui indique donc pas ce qu'il convient de faire quand elle rencontrera la Cyclope.

Peu de temps après, la mère de So se retrouve face à face avec la Cyclope dont elle tamponne la pirogue.

Paralysée par la frayeur, elle ne bouge plus et ne dit pas un mot; la Cyclope alors la frappe de son couteau de jet, la tue, la dépèce, la fait cuire et la mange.

### *Les programmes narratifs*

A première lecture, le conte semble s'organiser autour de deux programmes de base, la cueillette et la pêche, réalisables à l'aide de deux objets modaux, la cuvette et la marmite, par deux acteurs, la fille et la mère. Les parcours qui se développent autour de la perte et de la récupération des objets modaux apparaissent à cet égard comme des programmes d'usage présumés par les programmes de base.

La règle habituelle fonctionne ici normalement; si le programme d'usage n'est pas accompli (les deux acteurs perdent l'un après l'autre leur instrument), les programmes de base sont suspendus : pas de cueillette pour la fille, pas de pêche pour la mère. Comme le dit la fille :

*Je n'ai pas pu en cueillir ni en rapporter parce que je n'avais plus de cuvette.*

Mais le fonctionnement canonique s'arrête là, car on remarque tout de suite que la sanction de ces deux parcours ne porte pas sur les programmes de base, mais sur les programmes d'usage (la perte des instruments). En outre, les principales péripéties du conte se développent à partir de ces programmes d'usage, et non autour de la cueillette et de pêche.

On est donc conduit à supposer qu'il y a eu, en cours de route, substitution d'enjeux et de valeurs, et inversion corrélative de la hiérarchie entre les programmes de base et d'usage. La sanction de chacune des deux pertes d'objets est opérée par le propriétaire des instruments. La mère proteste :

*Comment? Où est la cuvette que je t'ai confiée? Tu sais que j'y tiens beaucoup? (...) Tu as perdu ma cuvette! Va immédiatement la chercher!*

En écho, la fille ordonnera :

*Eh bien! Va chercher ma marmite, j'y tiens beaucoup!*

De ce point de vue (celui des propriétaires) le programme de base, celui où est actualisé le manque principal, est celui de la récupération de l'instrument, alors que la cueillette ou la pêche ne sont que les occasions de la perte. A deux programmes d'acquisition des objets naturels (fruits, poissons), se substituent donc deux programmes de transfert provisoire et perturbé d'objets culturels et domestiques : objets confiés, perdus et en partie retrouvés.

Du même soup, le statut des instruments se trouve changé : dans la première perspective, ils n'étaient que des objets d'usage, objets modaux apportant au sujet un *pouvoir faire*; dans la seconde perspective, ils deviennent des objets d'attachement, non pas vraiment des objets de valeur au sens strict, mais des objets passionnels dans lesquels les sujets ont investi tout autre chose que leur valeur fonctionnelle, et notamment un principe d'identité affective auxquels ils sont reliés sur le mode du *devoir être*. Il est particulièrement significatif que lorsque la fille décide de s'asseoir sur la cuvette, ses compagnes lui reprochent de manquer de respect à sa mère : le lien métonymique qui motive ce reproche n'est autre que le rappel, d'un autre point de vue que celui du sujet passionné, de l'attachement passionnel qui le lie à l'objet : s'asseoir sur la cuvette, c'est comme s'asseoir sur la mère. Cet investissement passionnel invite donc à rechercher une autre logique que celle de l'usage pragmatique des instruments au service d'un programme de quête.

Enfin, la permutation des programmes d'usage et des programmes de base entraîne de nouveaux investissements axiologiques. De l'acquisition quotidienne des aliments naturels, on passe à la perte et à la récupération des objets d'attachement, puis à la mort et à la conservation de la vie : le récit devient «grave», au sens où il met en scène des valeurs de plus en plus «prégnantes». La recherche de la cuvette et de la marmite perdues n'ont plus pour enjeu de recommencer la cueillette et la pêche, dont on ne se soucie plus, mais d'échapper à la mort. La rupture du lien d'attachement identitaire semble bien être le pivot de cette substitution, puisqu'elle entraîne immédiatement une rupture du lien familial et de la protection qu'il procure :

*Débrouille-toi et ne rentre pas tant que tu ne l'as pas retrouvée!*

La commutation entraîne bien entendu un remaniement axiologique, puisque le système semi-symbolique qu'on pourrait envisager pour en rendre compte n'obéit pas aux équivalences habituelles :

échec de la cueillette		perte de la cuvette		vie/mort
échec de la pêche	#	perte de la marmite	#	vie/mort

Pour conclure sur ce point, on pourrait remarquer que c'est la sanction (portant sur la perte de l'instrument) et le motif invoqué pour justifier sa brutalité (l'attachement à l'instrument perdu), qui modifient l'agencement du schéma narratif : sans ce dévoiement inattendu, on resterait dans la perspective du premier conte-type, où les péripéties tournant autour de l'instrument seraient réservées à l'épreuve qualifiante (maladresse, bons soins, courage...); mais ce n'est pas la fonction «qualifiante» qui prime ici, comme nous le verrons. Tout se passe comme si la perte des instruments remettait en cause l'ordre profond des valeurs et des identités actantielles, nécessaires au déroulement canonique d'une quête, pour laisser libre cours aux logiques passionnelles tensives sous-jacentes.

*Les figures-objets et leurs transformations*

Si notre hypothèse a quelque validité, la remise en cause intéresse précisément la conversion des structures tensives en structures catégorielles, et en particulier le passage d'une simple relation sensible (intensive, sensorielle) avec les figures du monde naturel, à leur catégorisation culturelle et sémiotique. On sait que la catégorisation, qui, en fixant les propriétés sémantiques et syntaxiques de ces figures, ainsi que les limites de leur domaine de pertinence, autorise ensuite leur investissement axiologique, qui en fait alors de véritables objets de valeur.

La cuvette et la marmite sont deux objets figuratifs dont l'investissement thématique stéréotypé est celui des «activités domestiques». Déjà, en tant qu'objets modaux impliqués dans les programmes de cueillette et de pêche, ils sont soumis à un premier dévoiement, qui les détourne de leur usage canonique, pour en faire de simples récipients, grâce à une suspension sémique (notamment du sème/culture/attaché aux activités, domestiques, et en particulier à la cuisine).

Cette première recatégorisation est par ailleurs confirmée par l'apparition de l'isotopie de la «nature nourricière», cette nature qui *offre à ceux qui le désirent* tous les aliments qu'ils peuvent souhaiter. Les objets domestiques sont par conséquent désolidarisés des programmes de fabrication et de manipulation culinaires pour être associés, en tant qu'adjuvants désémantisés, dans les programmes de don alimentaire de la nature. Cette isotopie est par ailleurs présente tout au long du conte, puisque tous les acteurs rencontrés, même la Cyclope, notoirement hostile, nourrissent la fille quand elle se présente.

Le dévoiement des objets figuratifs est un principe permanent de ce conte, qu'il convient d'examiner de plus près. Si l'on s'en tient à la cuvette, sachant que la marmite connaît à peu près les mêmes avatars, elle est successivement considérée :

- comme récipient (pour ramasser, pour boire), mais seulement virtuellement;

— comme siège (la fillette s'assoit dessus après l'avoir renversée);

— comme flotteur (la cuvette est emportée par la rivière);

Il est clair que la catégorisation culturelle et linguistique est ici compromise, en ce sens que la cuvette n'est plus une cuvette, n'est plus une cuvette, mais un objet creux et plein, voire un objet convexe et rigide : la saisie figurative régresse, oublie les parcours figuratifs investis dans l'objet par ses usages, pour ne retenir que ses propriétés schématiques et «plastiques»; cette «régression», en effet, est équivalente à celle qui, dans la lecture de l'image suspend la valeur représentative et iconique des figures, pour revenir à leurs propriétés eidétiques et chromatiques, c'est-à-dire purement sensibles et plastiques.

Au terme de ce parcours de transformation, la Cyclope propose un tamis, à utiliser comme récipient à la place de la cuvette. On remarque tout de suite la symétrie entre la cuvette traitée comme non-récipient (le siège), et le tamis traité comme récipient; cette symétrie consacre définitivement la dissociation entre la figure et son usage, c'est-à-dire entre ses propriétés plastiques et la catégorisation figurative qui en est proposée. La figure se révèle ici comme l'association entre une gestalt matérielle et sensible (une certaine forme dans l'étendue, une résistance plus ou moins forte aux déformations), d'une part, et un prototype d'usage, inscrit dans un parcours figuratif, qui lui procure sa définition en tant que rôle figuratif, c'est-à-dire la catégorie à laquelle elle appartient.

Dans ce conte, nous disposons de quatre figures-objets (en majuscules et de quatre usages prototypiques, leurs rôles figuratifs (en minuscules) :

A : la cuvette

a : le récipient

B : le sol

b : le siège

C : les pirogues

c : le flotteur

D : le tamis

d : le filtre

Une fonction affecte un usage à chaque objet pour en faire un objet-modal et pour l'inscrire dans un parcours figuratif :

F(A,a) : la cuvette sert de récipient

F(B,b) : le sol sert de siège pour les fillettes sages

F(C,c) : la pirogue flotte sur la rivière

F(D,d) : le tamis filtre les matières à trier

Les avatars de la cuvette peuvent alors être réécrits ainsi :

- 1 — F(A,a) : la cuvette permet de ramasser des fruits et de boire
- 2 — F(A,b) : la fille s'assoit sur la cuvette
- 3 — F(A,c) : la cuvette flotte sur la rivière
- 4 — F(D,a) : le tamis sert de récipient

En outre, si on introduit dans ces fonctions les conditions inhérentes aux propriétés plastiques, on s'aperçoit qu'elles y fonctionnent comme des traits de compatibilité entre la figure et le rôle, tout comme les traits de sélection qui assurent l'isotopie de la phrase pour la sémantique générative. Les écarts et les tensions qui en découlent peuvent même fonctionner dans le texte comme des métaphores :

*La cuvette navigue longtemps, suivant le cours d'eau,*

confirmant ainsi la présence d'un conflit entre deux domaines sémantiques figuratifs. A cet égard, de l'avatar n°1 à l'avatar n°4, l'écart se creuse, puisque dans ce cycle de transformations, la cuvette perd progressivement la plupart de ses propriétés plastiques : seul pour finir reste le caractère «creux», les caractères «plein» et «solide» ayant peu à peu disparu.

On notera en passant que, de tous les rôles figuratifs ici représentés, seul celui du filtre n'est réalisé par aucune figure, ce qui suggère deux hypothèses complémentaires : (i) le tamis appartient bien, en tant que figure, à la même catégorie que la cuvette, celle du récipient, mais comme son contraire; et (ii) si le rôle «filtre» (correspond à l'opération de «tri») est actualisé, ce n'est

pas par un objet figuratif appartenant à la classe des instruments, mais par des figures d'une toute autre nature, elles-mêmes associées d'ordinaire, bien sûr, à d'autres rôles que celui de filtre, comme, par exemple, les plaies et les pustules de la vieille femme.

On remarque alors qu'un cycle formel de transformations se met en place, si l'on confronte les fonctions suivantes :

- F(A,a) : la cuvette utilisée comme récipient.  
 F(A, b & c) : la cuvette utilisée comme siège ou comme flotteur.  
 F(X/non D, d) : les plaies et les pustules (non-tamis) servant de filtre narratif.  
 F(D, non a) : le tamis (non-cuvette) utilisé comme récipient -- absurde et impossible.

Le groupe de transformations comprend une première séquence qui est une simple substitution de rôles : la cuvette utilisée, par une légère dérivation (contenant culinaire > contenant en général), comme récipient, laisse place à la cuvette utilisée comme siège ou comme flotteur :

F (A, a) : F (A, b & c)

La deuxième séquence du groupe met en relation un non-instrument, et *a fortiori*, un non-tamis qui joue un rôle de filtre, d'une part, avec, d'autre part, un tamis qui joue un autre rôle que celui qui lui est dévolu (celui de récipient), mais qui est, de fait, un rôle de «non-récipient» :

F (nonD, d) : F (D, non a)

Dès lors, le groupe de transformation aurait la forme suivante :

F (A, a) : F (A, b & c) :: F (non D, d) : F (D, non a)

La cuvette utilisée comme récipient est à la cuvette utilisée comme siège, ce que le non-tamis utilisé comme filtre est au tamis utilisé comme non-récipient. La relation est globalement conservée, quant aux décalages entre les figures et leurs rôles, mais au prix, dans la deuxième séquence, de la négation des rôles (non a) ou des propriétés (non D). Globalement, elle

met en évidence l'implication des premiers dévoilements des usages des instruments, d'apparence anodine (siège, flotteur) dans les transformations qui conduiront ultérieurement aux épreuves de vie et de mort terminales (tri axiologique, épreuve du tamis-non récipient). C'est dire que les écarts de plus en plus importants enregistrés entre l'usage prototypiques des objets et leurs divers usages dévoyés manifestent la remise en question des structures narratives et de l'univers des valeurs; leur apparition, dès le début du conte, signale, avant même qu'il ne se produise, un bouleversement de l'ordre des choses : comme nous en avons fait l'hypothèse, la manifestation directe des phénomènes passionnels et tensifs a partie liée avec la remise en cause de la catégorisation du monde naturel, et ce, de la manière la plus formelle qui soit, comme le montre le groupe de transformation précédent.

En effet, l'examen minutieux des avatars de la cuvette et du tamis, qui accompagnent le parcours de la fillette, tout en manifestant ici ou là son indépendance d'esprit, sa propension aux conduites hors-norme, c'est-à-dire en contribuant à la construction de ses rôles éthiques et pathémiques, montre à l'évidence que la séquence des transformations, au lieu de construire la catégorie «récipient» ou la catégorie «filtre», en explore les limites et même au-delà, en suspendant systématiquement les déterminations consitutives du stéréotype figuratif (l'usage domestique), puis peu à peu, les propriétés matérielles et sensibles qui lui sont associées. Parfois, cette exploration contredit même la vraisemblance, notamment lorsque la marmite est censée flotter sur la rivière, ce qui confirme l'idée selon laquelle le parcours s'efforce d'explorer, voire de repousser, les frontières de la catégorie au lieu d'en articuler les termes. Enfin, le dernier avatar (le tamis) fait figure de véritable provocation, tant sur le plan figuratif et plastique (sur le principe bien connu du couteau sans manche et sans lame) que sur le plan modal (une épreuve impossible et conçue comme telle).

L'indication est à retenir pour ce qui suit : (i) d'une part on ne parvient à poser les problèmes fondamentaux (la vie et la mort) qu'en faisant subir aux objets d'usage et d'attachement

ce parcours de dévoiement systématique, et (ii) d'autre part, cette instabilité figurative, interdisant de construire de véritables catégories, est pourtant le signe qu'une «pré-condition» de la catégorisation est en train de se mettre en place, puisqu'à l'occasion de ses initiatives, de ses maladresses et de ses aventures, la fille parvient justement à en explorer les confins et les frontières.

### *Les structures actantielles*

Les sujets de quête sont aisément identifiables, même si leurs programmes changent à mi-parcours : la fille est le sujet du programme de cueillette, puis de la quête de la cuvette; la mère est le sujet du programme de pêche, puis de la quête de la marmite. Mais l'identification des Destinateurs pose problème.

Pour ce qui concerne le programme de cueillette, le Destinateur «mandateur» est la forêt, qui *offre à ceux qui le désirent, et qui ont le courage de chercher*, ses richesses alimentaires. Les conditions requises sont essentiellement aspectuelles et tensives, et secondairement modales. En effet, ces richesses sont «impossibles à dénombrer» et proposées «toute l'année» : autant dire que le *savoir* et le *pouvoir* des sujets n'est pas en cause, et qu'il n'ont à déployer ni effort, ni ingéniosité. La seule clause à respecter est celle de l'opportunité : *il ne faut pas laisser passer une telle aubaine, et avoir le courage de chercher*. Sans autre forme de contrat, le sujet doit donc seulement saisir le moment opportun - en l'occurrence, la saison des aliments qu'il désire -, c'est-à-dire disposer du savoir-faire lui permettant d'être synchrone avec les rythmes naturels. En outre, son *vouloir* (le désir) est simplement présupposé. Quant au *courage requis*, il s'agit ici seulement de la coïncidence aspectuelle entre l'époque d'un désir ou d'un besoin et l'époque de l'abondance; être «courageux» consiste ici simplement à être désirant quand l'objet de désir se présente.

Ces conditions minimales font que le sujet n'est pas un vrai sujet de quête, car son *vouloir* n'est rien d'autre que l'effet de la coïncidence avec le don du Destinateur. La forme du programme est donc celle d'une «attribution». On remarquera toutefois que

le sujet conjoint ne peut pas être entièrement traité comme un pur sujet d'état, car, sans être pour autant un plein sujet opérateur, il doit remplir un minimum de conditions modales et tensives, c'est-à-dire adopter le rôle pathémique du «bénéficiaire disponible», compris comme celui d'un sujet qui, pour être conjoint, doit adopter les dispositions adéquates, c'est-à-dire les conditions minimales décrites ci-dessus.

Le Destinateur jugeateur apparent de ce programme est la mère, mais, comme on l'a déjà fait remarquer, son jugement porte sur le programme d'usage et non sur le programme de cueillette lui-même.

Pour ce qui concerne le programme de pêche, le Destinateur mandateur n'est pas mentionné, mais par catalysé, en se fondant sur la récurrence de l'isotopie de la «nature nourricière», il peut être considéré comme identique au précédent. Là aussi, le jugement du Destinateur jugeateur apparent (la fille) porte de fait sur le programme d'usage.

En somme, on a d'un côté un Destinateur donateur commun, la nature, qui incite à dévoyer les objets domestiques de leur usage culturel stéréotypé, et de l'autre des Destinateurs jugicateurs symétriques (la mère → la fille & la fille → la mère), chacun se transformant en un Destinateur indirect et peu pertinent, dès qu'il est frustré de son objet d'attachement, perdu par l'autre.

A cela s'ajoute, au cours de la quête des objets perdus, un Destinateur adjuvant, la vieille femme, (qui se comportera comme non-Destinateur à l'égard de la mère), et un Destinateur jugicateur ultime, la Cyclope, qui se présente comme l'inverse de la nature, puisqu'au lieu de donner la vie, elle donne la mort. La condition requise est ici de type éthique, puisque les deux sujets doivent affronter une épreuve (les soins à donner à la vieille femme), qui permet d'évaluer leur mérite, en fonction duquel ils bénéficieront ou pas de l'objet modal (la formule) permettant d'affronter la Cyclope.

On remarque alors que les deux parcours symétriques et successifs, celui de la fille et celui de la mère, comportent quatre rôles de Destinateurs (un donateur de vie, un jugeateur, un

adjuvant, un donateur de mort), mais que les systèmes de valeurs auxquels ils se réfèrent ne sont pas isotopes. En effet, les deux donateurs prennent place, en ouverture et en clôture du parcours, sur l'axe vie/mort, et pratiquent le don; mais les juges intermédiaires invoquent des valeurs de possession et d'attachement, et pratiquent la «récupération», alors que le Destinateur adjuvant invoque les bons et les mauvais traitements pour statuer sur le mérite des sujets. Les uns semblent se situer sur la dimension pragmatique, les autres sur la dimension passionnelle, et le dernier sur la dimension éthique.

Pourtant, au plan figuratif, ils semblent tous partiellement isotopes, puisque la fille appelle les trois derniers «mère», et qu'ils ont tous affaire à la nourriture, soit pour en faire provision (la «vraie» mère), soit parce qu'ils offrent les aliments (la Nature), soit enfin parce qu'ils préparent un repas, et en offrent à la fille (la vieille, la Cyclope). La pléthore des rôles et l'hétérogénéité sémantique et axiologique du «tiers actant», en tant que telle, pose problème, et mérite donc un examen plus approfondi.

#### *L'absence de discernement des Destinateurs*

Intuitivement, on comprend qu'au-delà de la perte et de la récupération réussie ou manquée des objets d'attachement, c'est une sanction abusive ou aveugle, celle dont la mère est responsable, qui est en cause, et qui, de fait «noue» le rameau, et met la structure narrative et axiologique en crise. En outre, tout s'organise autour de cette sanction injuste : la réponse symétrique de la mère, les dangers encourus, la compensation accordée par le Destinateur adjuvant, etc. Cette intuition est par ailleurs confirmée dans la série à laquelle appartient ce conte (le deuxième conte-type), puisque la mère qui maltraite la fille, ou la fille qu'elle lui préfère injustement, y sont toujours punies, alors que la fille maltraitée échappe au danger ou à la disgrâce.

Plus généralement, les Destinateurs de ce conte se caractérisent par leur manque de discernement. Si on rapproche les deux Destinateurs de l'axe vie/mort, la Nature et la Cyclope, on re-

marque que l'une distribue les aliments à tous *ceux qui le désirent*, en tous lieux et en tous temps, et que l'autre donne la mort à tous ceux qui passent à sa portée, c'est-à-dire l'un et l'autre sans aucun discernement. Il manque en somme aux Destinateurs la compétence qui leur permettrait de confronter leurs systèmes de valeurs avec ceux que réalisent les sujets dans leur parcours narratif, ou peut-être même - plus profondément - leur manque-t-il un véritable système axiologique de référence, auquel cas ils agiraient, en tant que Destinateurs, comme de pures formes vides.

Pour ce qui concerne le Destinateur Nature, la condition du don tient, comme on l'a vu, à une simple coïncidence aspectuelle. En effet, les objets réapparaissent cycliquement, et les sujets sont supposés désirants (par besoin); il faut simplement s'arranger pour «être présent à temps», c'est-à-dire «pas trop tard». On pourrait imaginer ici un sujet qui attendrait nonchalamment et de manière diffuse un don indistinctement proposé et qui, au moment opportun, devrait cesser d'attendre et agir. Mais le Destinateur ne prend aucune initiative en tant que mandateur ou juge, et ne met donc en oeuvre aucun critère d'attribution.

D'un autre point de vue, les objets attribués sont, du point de vue des sujets, qualifiés d'*aubaine*, c'est-à-dire, littéralement, d'*avantage inattendu, inespéré*, une *chance*, une *occasion*, comme le précise le *Petit Robert* on sait par ailleurs qu'*aubaine* est un terme juridique de la féodalité, qui désigne les biens d'un étranger mort sur les terres d'un seigneur, et qui reviennent à ce dernier : l'appropriation qui en résulte est donc accidentelle, et vient satisfaire un besoin virtuel et indéterminé, à l'occasion d'un hasard. L'étymologie de l'*aubaine* est encore plus radicale que notre analyse de la coïncidence aspectuelle, puisque non seulement le Destinateur n'y montre aucun discernement, mais en outre, il n'y a, toujours du point de vue des sujets, ni Destinateur, ni Don, ni intentionnalité attributive : les biens récupérés n'appartiennent plus à personne, le hasard les a mis à disposition du maître des lieux, il lui suffit de s'en saisir. De la même manière, les biens naturels sont plus saisis comme une opportunité que comme attribués par un Destinateur. On voit ici se dessiner un gradient que nous mènerait du «don» *stricto sensu* aux «biens abandonnés»,

en passant par tous les degrés des «biens mis à disposition», gradient qui serait à mettre en relation avec l'intensité plus ou moins forte des liens contractuels.

Tout se passe comme si, en l'absence de principe distinctif appliqué par les Destinateurs aux sujets bénéficiaires, le contrat et la communication entre les premiers et les seconds se relâchaient, perdaient toute intensité; les premiers *offrent* le don, certes, de leur point de vue, mais les seconds ne le traitent, négligemment, que comme une *aubaine*, une *occasion* à ne pas manquer. Pourtant, puisqu'il faut se disposer à les trouver et à les recevoir, les objets désirés font bien l'objet d'une attente, mais d'une sorte d'«attente flottante», diffuse et de faible intensité. Dès lors, la coïncidence aspectuelle avec le cycle naturel de la fructification prend tout son sens; en effet, cette «attente flottante» n'est autre que l'*arrière-plan fiduciaire* de tout univers sémiotique : il y a un ordre, réglé par quelques lois, où on peut se repérer et projeter des contrats, des axiologies, etc. Mais cet ordre n'est pas tout à fait de nature contractuelle, les partenaires y sont personnellement faiblement engagés. Cette attente fiduciaire n'est, pour le sujet, que le «pressentiment» de l'ordre des choses, et nous sommes renvoyés une fois de plus à l'espace tensif, antérieur à l'établissement des contrats fiduciaires *stricto sensu*, c'est-à-dire à l'engagement personnel intense des contractants.

Pour ce qui concerne l'autre Destinateur, la Cyclope, tout le monde est potentiellement coupable, il suffit pour cela de la rencontrer. Son aveuglement est manifesté figurativement à la fois par son état de cyclope - indice de l'absence de discernement - et par sa propension à l'oubli, qui lui interdit même, notamment, de savoir faire la différence entre ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait, entre ceux qu'elle a connus et ceux qu'elle n'a pas connus. D'un côté, la vision monoculaire du cyclope s'oppose à la vision binoculaire comme l'incapacité à distinguer à la capacité à distinguer. De l'autre, la seule manière de suspendre sa punition aveugle, c'est de lui faire croire qu'on est déjà connu d'elle, mais qu'elle l'avait oublié<sup>5</sup> :

5 L'ambivalence de la formule, qui pourrait faire croire que So se présente comme une fille de la Cyclope, perdue puis retrouvée, ne doit ni être

*Mère! Je suis celle qui était perdue, me voilà revenue!*

L'efficacité de la formule sur la Cyclope présuppose en somme à la fois qu'elle admette avoir déjà rencontré la fille, qu'elle en aurait oublié l'existence, d'une part, et, d'autre part, bien entendu, qu'elle ait vraiment oublié ne jamais l'avoir rencontrée. Cet oubli systématique, indifférencié, non sélectif se traduit aussi par le fait que, toute la nuit, la fillette doit redire la formule pour échapper à la mort.

Lévi-Strauss a mis en évidence le rôle de l'oubli dans le mythe, comme ressort narratif et figure particulière des perturbations de la communication sociale<sup>6</sup>. Toutefois, dans ce conte, l'oubli ne concerne par l'action, mais la sanction, et doit être rapproché, de la pseudo-générosité, diffuse et indistincte, de la Nature. Tout comme la Mère-Nature met aveuglement à disposition des nourritures nécessaires à la vie, la Mère-Cyclope dispense aveuglement la mort.

Dans un cas comme dans l'autre, l'espace des Destinateurs (la forêt pour le premier, la rivière pour le second) est un espace sans contrôle, qu'il suffit de traverser pour recevoir la vie ou la mort. A titre de contre-point virtuel de ce dispositif, se dessine par présupposition un autre état de choses, où l'une et l'autre ne donneraient la vie ou la mort qu'à ceux qu'elles auraient choisis. Générosité diffuse et incontrôlée, ou oubli généralisé, il s'agit en fait toujours du même aveuglement; l'un et l'autre décrivent l'ignorance ou l'effacement de toute marque distinctive entre les acteurs, c'est-à-dire, pour souligner l'écho formel avec le dévoiement fonctionnel des instruments, l'incapacité des Destinateurs à établir les rôles actantiels des acteurs qu'ils rencontrent: les Destinateurs agissent à l'égard des sujets comme les sujets agissent à l'égard des instruments, ils sont les uns comme les autres incapables de catégoriser les rôles (rôles figuratifs ou rôles actantiels) à partir des occurrences figuratives (objets-instruments ou acteurs-personnages).

---

réduite, ni nous abuser: So appelle toutes les femmes âgées «Mère», comme il est d'usage dans les cultures africaines traditionnelles.

<sup>6</sup> «Mythe et oubli», dans *Langue, discours, société. Hommages à E. Benveniste*, Julia Kristeva, éd., Paris, Seuil, 1975.

La congruence qui se dessine entre ces deux niveaux d'analyse est confirmée par la curieuse relation qu'on observe entre ces mêmes instruments et les deux pseudo-Destinateurs : les biens mis à disposition par la Nature (fruits et poissons) conduisent au premier dévoiement (les instruments culinaires convertis en banals récipients), et la Cyclope propose comme récipient le tamis. L'épreuve du tamis-récipient est tout particulièrement significative de la disqualification du Destinateur : le faire proposé au sujet est impossible à réaliser, non pas parce qu'il est au-dessus de ses forces, mais parce qu'il est absurde; ce n'est donc pas une épreuve de qualification du sujet, car elle ne pourrait départager personne, mais une épreuve de disqualification du Destinateur, qui se révèle incapable de mettre en oeuvre un tri axiologique pertinent. Mais, d'une certaine manière, cette indistinction est déjà inscrite dans la dissociation entre les objets et leur rôle figuratif type. De même qu'avec la cuvette et la marmite, on peut ramasser n'importe quoi, avec le tamis on ne peut rien retenir : les deux figures, l'une du «n'importe quoi» et l'autre, du «rien du tout» se font l'écho de la même indistinction. La première, celle du «n'importe quoi», est homologue d'une absence de discernement dans le don (attribué à «n'importe qui», et l'autre, celle du «rien du tout», est homologue de l'absence de discernement dans la punition (à laquelle «personne» n'échappe, et de l'oubli généralisé qui frappe la Cyclope (elle ne se souvient de personne, elle ne «retient» rien, pas plus que le tamis).

L'homologie entre les deux niveaux - le niveau figuratif et le niveau actantiel - est donc assurée par une propriété quantitative des figures ou des actants concernés, qui peut être articulée comme un système semi-symbolique :

*n'importe quoi : rien de tout :: n'importe qui : personne*

L'identification de la dimension de la quantité est déjà en soi un indice de l'arrière-plan tensif de la problématique qui se dessine; en effet, la quantité - et plus généralement l'étendue -, tout comme l'intensité, est une des grandes dimensions sémantiques qui permettent d'articuler les phénomènes tensifs; plus précisément,

elle est une des rares articulations sémiotiques envisageables pour les phénomènes sensibles et perceptifs qui caractérisent l'espace tensif, et qui contrôlent et déterminent la formation des valeurs sémiotiques. Ces grandes dimensions de contrôle tensif sont appelées les *valences*, et elles constituent les *pré-conditions* de la signification. Mais en outre, on voit bien que cette quantification-là est à la fois archaïque et déceptive : archaïque - au sens d'un parcours génératif de la signification -, car la seule distinction qu'elle propose oppose une unité indéterminée, sans rapport avec une totalité, à la nullité même : *n'importe quoi vs rien, n'importe qui vs personne*. Même les valences sont encore indistinctes; les pré-conditions de la signification ne seraient donc pas encore remplies.

### *Le tri axiologique*

La question résolue par ce conte pourrait être formulée de la manière suivante. L'univers de départ est un univers où la relation à la valeur est seulement aspectuelle et tensive, où la relation aux objets est de pur attachement identitaire, où les prototypes figuratifs sont sans cesse dévoyés, et où les Destinataires ne peuvent être d'aucune aide, car ils manquent totalement de discernement; la catégorisation y est déstabilisée, car les valeurs sémantiques sur lesquelles elle s'appuie sont contrôlées par des valences indéfinies. Comment, dans ces conditions, peut-on inventer un univers où un système de valeurs prendrait forme, où la catégorisation retrouverait ses droits, où les valeurs seraient attribuées à qui les mérite, et où la sanction pourrait être appliquée avec discernement? La réponse emprunte deux voies parallèles et complémentaires.

D'un côté, le parcours de dévoiement des objets figuratifs est une sorte d'épreuve de détachement que chaque sujet fait subir aux objets modaux, de l'autre, parcours de détachement qui leur ôte tout investissement sémantique typique (à l'égard de la figure-objet) et toute valeur identitaire (à l'égard le l'acteur-sujet), Il s'agit en somme de neutraliser l'investissement axiologique des objets-fétiches, ces objets d'usage modal qu'une

fixation passionnelle a transformés en pseudo-nécessités identitaires, et de réinvestir de «vraies valeurs» dans un processus qui remet en jeu la vie et la mort. Il s'agit en somme de désinvestir des «saillances» figuratives dévoyées, pour réinvestir des «prégnances» oubliées, à cause de l'incurie des Destinateurs.

D'un autre côté, il faut compenser le manque de discernement des Destinateurs par une opération de tri axiologique, de manière à ce que, en réarticulant les valences, et notamment la quantité et l'intensité, les nouvelles valeurs proposées, la vie et la mort, soient équitablement distribuées. Tout d'abord, le Destinateur-mère est disqualifié, comme un «paraître» qui serait dénoncé grâce à la symétrie des jugements : aussitôt que la fille rend le même type de jugement que sa mère, le droit de celle-ci à juger et condamner est remis en cause. Le «paraître» Destinateur renvoie alors à un «non être» Destinateur (c'est-à-dire à un simple sujet passionné et frustré). Ensuite le Destinateur intermédiaire, la vieille femme, introduit un tri entre les parcours de chacun des deux sujets partis en quête du récipient de l'autre, ce qui permet ensuite de donner un sens axiologique au meurtre d'abord manqué, puis perpétré par le Destinateur final, la Cyclope.

Une séquence canonique de tri se dessine alors, en trois étapes liées par présupposition :

1/ *La confusion* passionnelle et tensive : la fille est jugée sur le dévoilement des instruments, sur la perte d'un objet modal traité comme objet d'attachement, sur sa maladresse; les Destinateurs sont sans discernement; la catégorisation est remise en question, etc.

2/ *Le tri cognitif*, ou *discernement*, de portée éthique : la vieille femme propose une épreuve qui permet de décider qui bénéficiera et qui ne bénéficiera pas du don de la vie, qui échappera et qui n'échappera pas à la mort.

3/ *Le tri pragmatique* : l'action aveugle de la Cyclope, une fois opérée, la distinction grâce au passage chez la vieille femme, consiste, de fait, à expulser l'actant sans mérite, et à épargner l'actant méritant.

Le schéma du tri prend la forme canonique plus générale :

MELANGE → TRI → SEPARATION

Il fonde en outre la catégorisation de l'actant (en actant, negactant et antiactant), et transforme les Destinateurs aveugles et diffus en Destinateurs cognitifs et distinctifs. On passe en somme de l'actant tensif, considéré comme «source» diffuse des valeurs «vie» et «mort», pure position dans une relation tensive orientée, à l'actant sémiotique *stricto sensu*, au Destinateur doté de la compétence axiologique.

La portée du tri est ici, en outre, particulièrement révélatrice : elle met en évidence, en effet, le lien étroit qui unit la catégorisation et l'axiologie d'un côté, la quantité et l'intensité de l'autre, c'est-à-dire, respectivement, les valeurs et les valences. Les valeurs, parce que la catégorisation permet la mise en place des différences et des valeurs au sens saussurien, sur lesquelles l'axiologie projette les pôles positifs et négatifs de l'évaluation; les valences, parce que la quantité et l'intensité sont les grandes dimensions qui articulent la tensivité.

Observons plus attentivement la manière dont le tri opère. La situation antérieure est la suivante : du côté de la quantité, comme il est précisé dès la première phrase du conte,

*les ressources de la forêt sont impossibles à dénombrer,*

et, quelques phrases plus loin, on apprend que les sujets qui en profitent forment

*la longue colonne sinueuse des petites filles.*

Nous sommes face à une pluralité indéterminée, qui se déploie en ligne : l'indétermination n'est donc pas celle de la morphologie interne de la totalité, mais uniquement celle du nombre des unités. Une indication apparemment anodine montre qu'il en est de même pour les fruits :

*Il suffit de suivre la berge pour trouver, assez facilement un ndengi de place en place*

La distribution des *ressources innombrables* adopte donc la même forme, linéaire et sinueuse, que la *colonne* des sujets. C'est

alors qu'on comprend que c'est la rivière qui procure cette forme à l'ensemble des parcours : les fillettes, la mère, la cuvette, la marmite et la pirogue suivent son cours. Ce cours «innombrable» s'arrête pourtant, mais sur le vide, sur la mort, et seulement par accident, quand apparaît la Cyclope.

La situation initiale est donc caractérisée par une quantité indéterminée. Cette quantité diffuse est associée à une intensité nulle, puisqu'aucun objet ni aucun sujet ne sont affectés d'un quelconque éclat qui les singulariserait; nous avons aussi noté le relâchement des liens contractuels, et le caractère diffus et atone de l'attente fiduciaire.

Le tri va donc consister en l'invention d'une unité singulière, que représente l'héroïne, So. Présenté ainsi, on s'aperçoit que le processus est engagé bien avant la rencontre de la vieille femme, puisque So se singularise par son comportement original et peu apprécié de la collectivité : elle s'assoit sur la cuvette de sa mère, elle boit au lieu de faire la cueillette, elle adopte des parcours strictement singulier, et néglige les parcours stéréotypés de la collectivité. Sa sollicitude à l'égard de la vieille femme blessée apparaît alors comme conforme à la singularité de son parcours : d'un côté il s'agit d'une sollicitude élective, adressée à une personne identifiée, et de l'autre, elle s'accompagne d'un renforcement des liens contractuels inter-individuels, d'un échange et d'un engagement réciproque d'intensité supérieure à tous les autres. Par contraste, on reconnaîtra l'incapacité de la mère à se singulariser et à individualiser la vieille femme :

*le femme répond durement qu'elle n'est pas venue jusque là pour soigner les plaies d'une vieille qu'elle ne connaît même pas.*

Et, à y bien réfléchir, la formule clé qui sauve So de la mort, est la formule de singularisation par excellence :

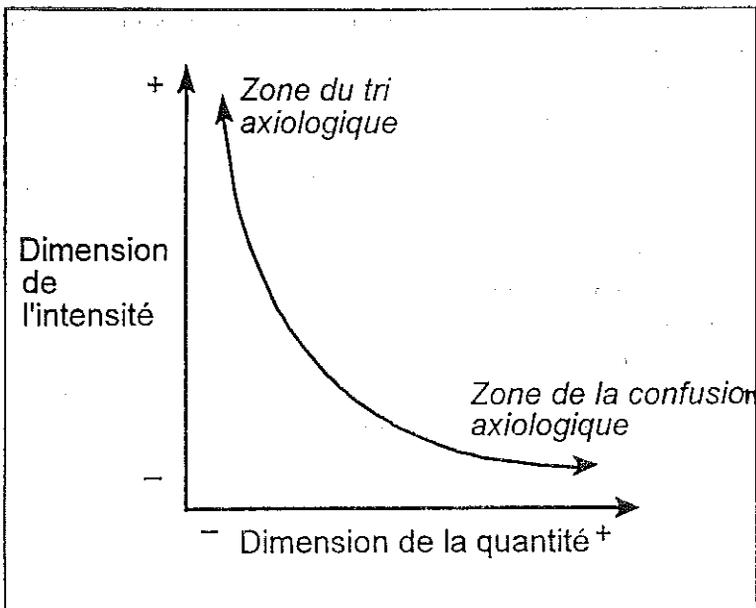
*Je suis celle qui était perdue, me voilà revenue*

Cette formule, en effet n'indique aucune identité aucun nom, aucune propriété, aucune relation de parenté avec la Cyclope; elle se contente de singulariser la petite fille : de tous qui passent,

perdus dans le nombre et dans la «colonne» virtuelle dont le cours du fleuve impose la forme, elle est la seule qui peut dire qu'elle est déjà passée là, la seule, donc, qui échappe à cette linéarité indéfinie.

L'extraction de cette unité singulière s'accompagne d'un éclat nouveau : So est le seul personnage, en effet, auquel sont associées des modalisations évaluatives positives, et marquées par l'intensité : *douceur, beaucoup de soin, succulent, délicieuse*, toutes concentrées autour de la rencontre avec la vieille femme, et qui signalent l'apparition des liens contractuels et fiduciaires plus intenses.

La confusion et le tri axiologiques coïncident donc respectivement l'un avec des valences diffuse et atone, l'autre avec des valences singulière et tonique. Le modèle sous-jacent à l'invention des valeurs dans ce conte reposerait donc sur une corrélation entre les deux dimensions graduées de la quantité, disposées de manière à évoluer en sens inverse, et qui peut être représentée ainsi :



*Pour finir*

On pourrait faire de ce conte une lecture centrée sur le parcours des sujets, qui consisterait alors en un chemin qui mènerait de l'espace d'un premier Destinateur, donateur de vie, à celui du dernier, donateur de mort, en passant par l'espace d'un Destinateur adjuvant, distributeur de la compétence nécessaire pour traverser le dernier espace avec succès, et revenir dans le premier sain et sauf. En considérant comme des variantes, comme des motifs relevant de l'intertextualité, voire comme des enrichissements de peu d'importance, plusieurs détails et quelques péripéties, on en viendrait sans peine à reconnaître *grosso modo*, un schéma canonique menant de l'espace de la manipulation (un faire-faire engendrant la maladresse critique) à un espace de la sanction (par la vie et la mort), en passant par un espace qualifiant ou disqualifiant, celui de l'épreuve éthique.

Mais on laisserait ainsi dans l'ombre le parcours des Destinateurs, et notamment le fait que l'espace intermédiaire, espace du tri axiologique, donne par contraste un tout autre sens à l'intervention aveugle des deux autres Destinateurs. De ce point de vue, ce conte met en oeuvre une configuration propre à la sémiotique de la sanction (le schéma du tri), où on invente en quelque sorte la catégorisation, la différence, le mérite, où on rend en somme nécessaire et signifiant un parcours qui serait autrement livré au hasard et à l'«occasion». Dans cette perspective, à la place d'un parcours de quête contingent et fort mal contrôlé par de pseudo-Destinateurs, on voit apparaître un parcours d'établissement des valeurs; au lieu d'un parcours de restauration de l'ordre sur le fond d'une axiologie stable, un parcours d'instauration de l'axiologie, sur le fond d'une indétermination tensive.

J. FONTANILLE